

Farces et nanas

CETTE Biennale de Paris, consacrée aux jeunes, rappelons-le, soulève aujourd'hui contre elle la presque unanimité de la presse. A tel point même que, depuis fort longtemps, il ne nous avait été donné de constater un tel accord chez des confrères tout naturellement portés à s'entre-déchirer.

Il faut avouer que les jeunes, là, s'en sont donné à cœur joie, qu'ils ont franchi allègrement les limites de la mesure, du raisonnable. Elles existent pourtant, ces limites, en art comme dans tous les autres domaines. Y compris celui de la morale. On l'oublie trop souvent. C'est aussi que, pour trop de nos contemporains, jeunes ou vieux, le bon sens, la morale, la connaissance, ne sont plus que des formules périmées, vides de sens.

Devant tant de licence, au spectacle de cette kermesse de farces attrapes comme la baptise si pertinemment Michèle Seurière, nous n'avions pas voulu cela, clament les croulants, ceux-là même qui ont tout donné et dont les yeux s'ouvrent enfin... mais pas assez toutefois.

Il est de fait que peu d'expositions ont bénéficié d'autant de facilités : accords avec l'O.R.T.F. pour les auditions musicales, cartes permanentes donnant droit d'entrée dans les musées parisiens... On a même réduit l'emplacement accordé à d'autres Salons afin de donner à la Biennale toutes ses aises !

Il est encore indécent d'imaginer la réponse qui aurait été faite aux demandes de ces mêmes facilités de la part de quelque autre Salon... moins avancé.

Déduire cependant de cette quasi-unanimité dans l'opprobre que les temps vont changer, que les esprits s'acheminent vers une plus saine conception de l'art et de la vie, est sans doute aller trop vite.

De nouveau une preuve vient de nous être donnée que l'ère du farfelu n'est pas encore révolue. Boulevard Saint-Germain, une jeune et luxueuse galerie expose « Les Nanas », un ensemble de monstres bariolés, des formes en grillage aux poitrines comme les nourrices mêmes n'en montrent plus, recouvertes de tissus aux couleurs vives, qui jouent, courent. C'est amusant, mais entre ces jeux et la sculpture, il y a quand même un grand fossé, ou plutôt un monde. Car, pour tout dire, la créatrice de ces objets « saint-phalliques » fait partie du monde tout court. C'est en somme quelque chose comme une « locomotive » du Tout-Paris.

Aussitôt tel grand hebdomadaire voit dans cette monstrueuse assemblée un hommage à la féminité, et la jaquette d'un quotidien du soir lui consacre une photo de sept colonnes, un titre sur huit, une citation d'Horace et une gerbe d'épithètes.

Qu'on me dise maintenant quel peintre qui ne serait pas Dali ou Mathieu, quel artiste de talent mais discret, sans relations mondaines, serait capable, sur sa seule valeur, de bénéficier du même traitement que les nanas !

En vérité, les temps ne sont pas encore venus où les nanas ne feront plus la loi.

par Pierre Imbourg